

# LE PLAGIANISME (partie 2) OU LE VOYAGE AU PAYS DU MENSONGE CONCERTÉ....

Le plagianisme contemporain, nous l'avons vu dans notre précédent article, est en premier lieu «*la science de faire de la vérité d'hier le mensonge de notre temps*». C'est un lieu commun de dire que les vainqueurs font l'histoire, et qu'ils la racontent à leur façon. Mais les vainqueurs d'hier, les intellectuels du PC et les compagnons de route, sont devenus les vaincus d'aujourd'hui et ils se mêlent à ceux qui les tiennent maintenant à leur merci pour les aider dans leur manière de réécrire leur histoire et d'en tirer la leçon attendue. Ainsi, les vaincus de *l'Empire du Mal* et les vainqueurs de *l'Empire du Bien* font désormais cause commune pour s'emparer des idées d'une pléiade de penseurs que nous pouvons appeler à juste titre «*irrécupérables*», mais pour intégrer certains des éléments de culture qu'ils mirent au jour dans la nouvelle idéologie dominante, sans référence à la finalité révolutionnaire qui les guidait. La critique du stalinisme est devenu le lieu commun de ce milieu, à condition que soit occulté son rapport au processus de destruction du mouvement ouvrier de l'intérieur à laquelle les intellectuels prêtèrent leur plume, sans jamais s'en expliquer.

Hagiographes et critiques se disputent ainsi sur cette immense dépouille du marxisme pour en récupérer ce qui peut leur servir, et se construisent eux aussi leur sphère d'influence avec les idées des uns et des autres. D'où l'absence de toute analyse de classe pour définir la place et la fonction de cette réappropriation, qui devient l'objet d'études spécialisées, avec détournement de tous les éléments qui permettraient de dégager une ligne claire quant au rôle de l'intelligentsia dans cette perte de repères. Le plagianisme sera donc au cœur des recherches de ceux qui maintenant disposent de l'histoire et interprètent le passé à leur propre fin. Et cette fin répond à un intérêt de classe qui se rattache à l'histoire d'avant.

Les avant-gardes ont été maîtres d'œuvre en la matière. Elles ont tracé le chemin grâce auquel le «*plagianisme*» s'empare du passé pour le rendre conforme à la nouvelle situation politique et pour adapter l'héritage. Rien ne se perd, tout se recrée! Le plagianisme est la conscience historique de cette intelligentsia, car ses recherches lui servent à laisser dans l'ombre ce qui ne peut voir le jour et à mettre en lumière les figures de l'ancien régime qu'il convient de conserver. Pour parler comme Arno Mayer, mais en inversant le sens de l'histoire, les vieilles polémiques se voient extraites des tiroirs pour faire leur entrée dans les joutes des nouvelles avant-gardes. Impossible de rattraper le retard, mais le retard les rattrape en ce sens qu'elles ne font que répéter ce qui a été dit - comme s'il s'agissait de découvertes.

C'est ainsi que l'analyse du rapport gauche-droite leur fait pressentir les mystères d'un ouvrage, *La Deuxième Droite*, qui date de 1986, et que le retour aux sources de la pensée critique sur le totalitarisme leur permet de trouver d'autres références que celles des œuvres d'Orwell. 1984 s'est quelque peu éloigné, en effet. Que faire pour rester dans les rangs?

Quand et pourquoi certains noms sortent de l'obscurité ou y retournent, c'est tout le mystère de l'intelligentsia en quête de référents pour faire oublier sa propension à ne pas voir l'évidence. Pas question de faire appel à l'analyse de classes, qui permet de garder un point de vue critique sur le passé et l'avenir. Le reclassement dans le grand dictionnaire de la révolution réserverait de trop grandes surprises. C'est au plagianisme d'entretenir une confusion bien ordonnée afin d'écarter les gêneurs du débat et de contourner la responsabilité historique qui revient toujours aux autres, à ceux qui savaient mais n'ont pas su trouver le bon argument pour vous convaincre de leur erreur les trompeurs-trompés. La preuve: ils se sont rendus à la raison dès que les régimes qu'ils révéraient ont perdu leur argument suprême, le pouvoir qui légitimait leur appellation. Arno Mayer, qui leur était inconnu hier, leur offre une des clefs de voûte de cette reconstruction, le moyen d'un voyage dans la forêt des idées perdues pour retrouver les auteurs qui méritent à leurs yeux la persistance à leurs côtés dans le nouveau régime (1).

(1) Ainsi en est-il des *Cahiers de discussion pour le socialisme de conseils*, de novembre 1968, où la voix du marxiste Paul Mattick pouvait fort bien entrer en résonance avec celles d'auteurs représentants l'anarchisme, comme de la revue

Le plagianiste n'est donc pas le plagiaire qui se contente de produire de la copie conforme. Il reprend les références et les concepts d'une constellation marquée par la pensée radicale, par la lutte contre le marxisme-léninisme et les idéologies de remplacement, mais pour vider cette réflexion de son contenu critique. De sorte que ces références, si elles ne sont pas remises au goût du jour, apparaissent comme surchargées d'une phraséologie obsolète, voire rétrograde, des produits idéologiques qu'il faut corriger. Et telle est la tâche ingrate du... plagianisme.

Quand Heine, dans *De l'Allemagne*, déclare: «*Je n'aime pas prophétiser, et je crois qu'il vaut mieux relater le passé, dans lequel se reflète l'avenir*», encore faut-il comprendre que la manière dont on relate le passé reflète l'avenir tel qu'il peut être. Et de même, quand il dit que «*l'histoire littéraire est la grande morgue où chacun vient chercher ses morts, ceux qu'on a aimé, ou avec qui on a des liens de parenté*», tout revient à savoir quels sont les morts qu'on y vient chercher à tel moment de l'histoire. Songeons à ceux qui après avoir mis en terre et ignoré tant d'esprits qui gênaient leur prises de position s'en réclament aujourd'hui et s'emparent de leurs dépouilles pour les faire entrer dans la grande morgue politique aux côtés d'autres qui représentaient l'exact opposé de leurs pensées. Qu'en advient-il?

C'est en gardant les portes d'entrées et de sorties de la morgue que l'intelligentsia occupe cette place centrale dans la nouvelle forme de l'aliénation. Elle efface ainsi de l'histoire toutes les oppositions et les pensées qui la gênent.

Le trotskisme est au cœur de cette forme d'occultation, qui, par sa position médiane, à l'image de son mode d'organisation, a toujours su volatiliser les auteurs inclassables dans sa bibliographie ou plagianiser ceux qu'il lui était impossible de faire disparaître. Il a servi de passeur entre le bolchevisme sous ses multiples formes et les transformations dans ce qu'on eut appelé naguère l'idéologie dominante du Parti, le Parti considéré comme expression de la conscience révolutionnaire du prolétariat, alors qu'il en était le fossoyeur. C'est grâce au trotskisme protéiforme que le «*mythe bolchevique*», dénoncé dès les années vingt par l'anarchiste Alexander Berkman, à savoir comment la contre-révolution s'exerce au nom de la révolution contre une inventivité révolutionnaire nouvelle, reste parmi nous un des piliers idéologiques qui ferme notre horizon historique et déforme notre appréhension du présent.

Les intellectuels qui par le passé ont sauvé l'idée d'émancipation se sont en premier lieu affrontés à un problème sémantique: comment la falsification de la pensée s'est introduite dans le langage pour en détruire le contenu critique? Et l'on comprend pourquoi les héritiers de ceux à qui ils furent opposés n'ont pas trouvé de meilleur moyen pour annuler cette mémoire accusatrice, qui nous éclaire sur la situation actuelle, que de faire cohabiter les uns et les autres comme si les polémiques n'avaient mis en cause que des idées sans portée pratique. Certains mêmes n'hésitent plus à invoquer la nostalgie en évoquant ces joutes, touche poétique dans l'art de l'aliénation qui consiste en l'occurrence à réconcilier les inconciliables.

Ce processus d'occultation raisonnée, avec censure rétroactive, telle est la mesure sociale de notre temps: chaque nouvelle forme d'oppression se justifie par la critique de celle d'hier, qui a été reléguée aux oubliettes, mais reste toujours prête à répondre présent à la demande. Et comme il n'y a plus référence ou critique d'une idéologie dominante «*de gauche*», à qui les intellectuels font-ils appel aujourd'hui, à quel procédé «*dialectique*»?

Les livres servent toujours de révélateurs de ces tendances critiques et de ce qu'elles signifient. Dans une situation historique où la lutte des classes a perdu la classe qui donnait sens à ces luttes, rien ne sert de détourner les éléments d'une théorie révolutionnaire articulée sur des combats passés, sinon pour effacer de l'histoire ce qui reste encore vivant, et empêcher ainsi que ne se marque la différence avec les pseudo-polémiques actuelles. L'héritage des avant-gardes devient donc l'élément central de la subversion. Il occupe une fonction spéciale dans la persistance de l'ancien régime, le néostalinisme, car il couvre tous les domaines, et reste la source incomparable de tous les référents: les auteurs marqués par le totalitarisme se retrouvent mélangés aux courants qui ont été les principaux critiques de l'URSS et de la théorie de l'État prolétarien.

*Front noir* (1963-1967), de sensibilité surréaliste, proche du socialisme des conseils. Ces revues s'ouvraient ainsi sur les espaces de l'utopie, là où les attributs de l'émancipation aiguillaient le regard vers des revendications autres que politiques et faisaient entendre un accent unique. Et c'est la raison pour laquelle le plagianisme opère ces détournements: il faut arracher à ce passé les auteurs qui peuvent faire diversion, en raison de ou malgré l'occultation dont ils furent victimes. Le nouveau régime persiste dans la copie de l'ancien! - Arno Mayer, *La Persistance de l'Ancien Régime. L'Europe de 1848 à la Grande Guerre* (1981), Paris, Flammarion, 1983.

Toutes les idées d'une critique radicale, qui va à la racine des rapports d'exploitation et de l'aliénation, et celles des années d'avant-guerre, toutes subissent le même sort: elles sont reprises et remodelées par la nouvelle petite-bourgeoisie intellectuelle en fonction de ses intérêts propres, et cette reconstitution donne la dimension critique à l'idéologie dominante, dimension obligatoire dans un capitalisme en révolution permanente. Elle s'est reformée et réformée à mesure que les nouvelles technologies répondaient aux besoins de transformation du capital, et l'inégalité partagée est l'exacte mesure de cette conscience de classe qui fait de l'individualité et des petits agrégats les pôles de recherche des formes modernes de production et d'échange.

Cette intelligentsia reconvertie dans la rétro-critique n'a donc de cesse de puiser dans le passé révolutionnaire, ou supposé tel, ses éléments de culture. En vérité, cette classe intellectuelle virtuose dans le plagianisme reste invariablement en opposition au marxisme et à l'anarchie, dès lors qu'il s'agit de les mesurer à ce qu'on entend leur faire dire sur la situation actuelle du capitalisme et à ce qu'on veut en taire, à savoir l'échec du mouvement ouvrier et la déréliction morale à laquelle il a donné lieu.

Quand un courant d'émancipation voit certaines de ses revendications prises en compte à l'intérieur du système social qui l'a jusqu'ici combattu, c'est qu'elles sont devenues utiles, voire indispensables, pour faire sauter les blocages. Quel est l'«isme» vengeur qui n'écrit pas son nom dans le livre d'or de la subversion triomphante? Ce qui est évident, c'est que pour retrouver le sens d'une critique radicale, enracinée dans le refus d'un système d'exploitation toujours égal à lui-même, mais jamais à court de transformations, il est inutile de tout attendre d'un nouvel «isme» qui prendrait la succession de ses prédécesseurs pour donner la bonne parole. L'anarchisme lui-même ne nous dit rien qui aille vraiment au-delà, bien qu'il nous incite à le faire.

L'éthique impersonnelle du mouvement ouvrier nous fait entendre une autre polysémie, des appels qui s'inscrivent dans la même lignée que l'analyse de classe des penseurs du socialisme des conseils et d'une critique fidèle à la conception matérialiste et critique du monde. Rien n'a changé au point qu'il faille s'en éloigner; au contraire de ce qui se proclame, ce chemin a permis aux courants intellectuels de ne pas s'égarer hors de la voie du socialisme, et de résister à la pression des idéologies dites totalitaires.

Ce qui se dessine à l'horizon, «*la dynamique du capitalisme au XXI<sup>ème</sup> siècle*», nous renvoie au contraire à la matrice de cette critique matérialiste portée par des auteurs comme Paul Mattick et Rosa Luxemburg, Anton Pannekoek et Karl Korsch et Pierre Souyri et Maximilien Rubel, qui restent en écart absolu. Le point de vue éthique qu'ils ont défendu définit le rôle de l'intelligentsia dans le soutien qu'elle a apporté aux totalitarismes maquillés en communisme, sa participation aux plus sinistres palinodies du siècle.

Ces penseurs nous en disent assez pour qu'il soit inutile de chercher ailleurs le mode d'interrogation sur notre histoire. Et cette évidence, elle sape justement les fondements d'une historiographie qui doit présenter sa vision de ce passé avec les concepts tirés du corpus travaillé par les intellectuels du PC; ce qui revient à occulter les éléments d'une nouvelle conscience critique qui contraindrait les chercheurs à expliquer les dérives de toute une classe et de ses intellectuels - dont tant des leurs firent partie, chacun apportant leur touche à la falsification des mots et à l'inversion de sens des idées.

Revenir sur ce passé peut seul nous aider à comprendre la responsabilité historique de ce «*socialisme des intellectuels*» dont parlait le penseur anarchiste polonais Jan Wacław Makhański à propos d'une certaine classe, celle des «*capitalistes du savoir*», qui retrouve aujourd'hui une place nouvelle dans... l'histoire.

- Mais ceci est une autre histoire!

Louis JANOVER,  
janvier 2019.

-----